Document generated on 04/25/2024 2:50 p.m.

Lien social et Politiques

Jeunes adultes et vie précaire : la place grandissante des ressources intermédiaires
Young Adults in Precarious Situations: the Growing Importance of Intermediate Resources
Jóvenes adultes y vida precaria : el sitio creciente de los recursos intermedios

Jean-François René

Number 32, Fall 1994

Les formes de l'informel

URI: https://id.erudit.org/iderudit/005226ar
DOI: https://doi.org/10.7202/005226ar

See table of contents

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1204-3206 (print)
1703-9665 (digital)

Explore this journal

Cite this article

René, J.-F. (1994). Jeunes adultes et vie précaire : la place grandissante des ressources intermédiaires. *Lien social et Politiques*, (32), 151–161. https://doi.org/10.7202/005226ar

Article abstract

Based on twenty biographical interviews with young Quebec adults in socioecono-mically precarious situations, this article first shows how they differ in the ways they deal with the various resources available to them (formal, intermediate and informal). With particular emphasis on three youths in precarious situations, it also underscores the growing importance of intermediate resources for these young adults. However, the use of such resources varies considerably, ranging from uses leading to integration to living with dependence, and including, for an increasing number of youth, creating the only form of lifestyle and working environment in which they can "fit in."

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Jeunes adultes et vie précaire : la place grandissante des ressources intermédiaires

Jean-François René

Dans la conjoncture de changement qui marque cette fin de siècle (mutation de la famille, crise du salariat et de l'État providence, etc.), une portion importante des nouvelles générations de jeunes amorcent aujourd'hui leur vie adulte sous un mode précaire (instabilité de l'emploi, mais aussi, parfois, instabilité relationnelle et symbolique). D'une certaine manière, ces jeunes sont comme refoulés dans un entre-deux, à la fois ni véritablement intégrés, ni totalement exclus. Coincés dans cet espace précaire (René, 1993a et b), ils sont souvent « obligés » d'explorer autre chose, d'essayer de se faire « une place à soi », autrement.

Dès lors, il paraît intéressant d'examiner comment se constitue, à l'intérieur d'une trajectoire où domine la précarité, le rapport entretenu avec les ressources disponibles en vue de satisfaire les besoins matériels, affectifs, de soutien, etc. Ces ressources, elles prennent des formes différentes. D'un côté elles sont formelles, et renvoient aux grandes institutions fonctionnelles qui interfèrent sur les itinéraires de ces jeunes (l'école, la protection de la jeunesse, la sécurité du revenu, etc.). À l'opposé, elles sont informelles, et réfèrent au vécu quotidien, aux réseaux d'entraide et de troc, aux communautés alternatives, aux liens affectifs investis par ces jeunes.

Se situant entre le formel et l'informel, nous retrouvons une troisième forme de ressources, en quelque sorte semi-formelle, que représentent, selon la terminologie propre à chaque pays, la vie associative, les organismes sociaux et communautaires, les formes nouvelles d'entreprenariat socio-économique, l'économie solidaire et les servives de proximité. Nous qualifierons ces ressources d'« inter-médiaires », essentiellement pour bien marquer leur statut d'entre-deux, parfois transitoire, entre les grandes institutions et appareils d'un côté et les espaces de vie privée de l'autre ; entre ce que Bernard Eme appelle « l'épaisseur du quotidien des personnes et les organisations fonctionnelles » (Eme, 1994 : 192).

De telles ressources intermédiaires ne sont nullement nouvelles. Elles existent, au Québec comme ailleurs, depuis des décennies. La nouveauté, toutefois, c'est leur nombre croissant et la place qu'elles occupent aujourd'hui dans les sociétés post-industrielles. Au Québec, il nous faut facilement parler de plus de 3000 organismes « intermédiaires », dans des secteurs aussi variés que l'éducation populaire, la santé et les services sociaux, les garderies, etc. (Lévesque, 1994 : 230).

Lien social et Politiques – RIAC, 32
Automne 1994

Or, le matériau de recherche présenté ici fait ressortir l'importance de ces ressources pour plus de la moitié des jeunes précaires interviewés. Parce que certains jeunes sont pris en charge par un quelconque organisme communautaire ; parce que d'autres jeunes travaillent pour des ressources qui prennent en charge d'autres personnes, jeunes et précaires elles aussi parfois (ex. maisons de jeunes, maisons d'hébergement pour jeunes, etc.) (René, 1991).

Dans les pages qui vont suivre, j'élaborerai sur le rapport aux ressources en puisant donc à même un matériau d'une vingtaine de récits de vie de jeunes adultes montréalais âgés de 20 à 37 ans vivant obligatoirement depuis un certain nombre d'années en situation de précarité socio-économique (René, 1993a et b). Ces 9 femmes et 11 hommes de scolarité et d'origine de classe très variable ont été recrutés par le biais d'organismes de jeunes ou grâce au bouche à oreille. Le corpus fait état d'une très grande fragmentation des itinéraires et des stratégies empruntés dans la vie précaire. La méthodologie des récits de vie s'est imposée ici parce qu'elle me permettait de saisir leur histoire dans une perspective tant diachronique que synchronique. Appréhender ce qui génère le capital social (famille, école, travail, prise en charge, etc.) éclaire fortement la situation présente et permet de constituer la logique biographique de chaque sujet (Desmarais, 1989). Qui plus est, en laissant la parole à ces jeunes adultes à travers leurs récits de vie, je fonde ma démarche d'analyse sur un rapport individu-société : « le récit est expression de la dialectique individu-société en ce qu'on y trouve une prégnance de la conscience et de l'expérience individuelles, et des traces du social » (*ibid.* : 140).

En regard du rapport à l'ensemble des ressources utilisées, à tout le moins cinq figures se dégagent du corpus. Un tel nombre fait déjà état d'une certaine fragmentation dans le rapport aux ressources des jeunes précaires. Les deux premières figures ne seront ici que très brièvement présentées. D'une part, elles furent relativement souvent présentées dans la littérature sur la jeunesse et la précarité (Grell, 1985 ; Cingolani, 1986 ; Lesage, 1986). D'autre part, ces figures sont plus des figures de retrait, de marginalisation qu'autre chose. Conséquemment, l'utilisation des ressources formelles ou intermédiaires n'est que très ponctuelle chez eux, et essentiellement au service de leur univers informel. Par contre, les trois autres figures aspirent beaucoup plus à une forme ou à une autre d'intégration sociale. Dès lors, il y a une utilisation nettement plus constante des ressources intermédiaires et formelles. Ce qui différencie toutefois les figures entre elles, ce sont les avenues empruntées et les ressources concrètement disponibles afin de parvenir à intégrer la société.

Des figures de retrait

L'une des figures de retrait est traversée par l'idée de la communauté, de la tribu relativement fermée sur elle-même (Jovette, 26 ans ; Zoé, 27 ans ; et Simon, 31 ans). Ici, les échanges informels dominent, et il y a refus de participer disons « officiellement » à la société actuelle. Ce refus engendre un processus de réclusion dans une communauté parallèle, qui devient le principal lieu d'investissement affectif. Au quotidien, le support informel provenant des échanges affectifs domine. Paradoxalement, toutefois, ce refus de l'insertion n'évacue nullement l'utilisation ponctuelle de certaines ressources plus formelles, telles l'assurance-chômage ou la sécurité du revenu, etc. Au contraire, nous observons chez les jeunes de ce premier groupe une nette propension à user, selon leurs besoins et à leur manière, des ressources plus formelles jugées essentielles à la survie de leur micro-société. C'est la débrouillardise, la « magouille » au service du réseau, de la communauté. Notons enfin que les ressources intermédiaires, sans être absentes, ne sont guères sollicitées. Lorsqu'il a lieu, l'investissement dans de nouvelles formes de rapport associatif demeure essentiellement en lien avec la communauté parallèle et marginale.

S'inscrivant aussi dans une forme de marginalité, l'autre figure de retrait, à la différence de la première, aspire à réduire au minimum toutes formes de dépendance, de liens avec le versant plus formel du social (Myriam et Jean-Pierre, 30 ans tous les deux). Ici, la recherche d'individualité est extrêmement forte et un thème domine dans le discours : la liberté. Artiste

et artisane depuis quelques années, Myriam se refuse aujourd'hui à accepter le chèque de sécurité du revenu comme base financière. Elle fuit comme la peste la dépendance que constitue cette ressource institutionnelle. Plus récemment arrivé dans cette mouvance, Jean-Pierre tend aujourd'hui à développer ses potentialités artistiques, refusant toute forme de dépendance au travail. Il considère de toute façon le travail comme la plus grande forme de violence. Même dans leur rapport informel, l'on sent ces sujets peu désireux de se faire embrigader. S'ils ont des réseaux, les rapports entretenus sont en pointillés, ponctuels. Enfin, les ressources intermédiaires sont à peu près absentes de leur vie, sauf pour répondre aux besoins qui ne peuvent être satisfaits autrement.

Quand les ressources « intermédiaires » sont au service de l'intégration fonctionnelle

Pour certains jeunes précaires, le travail salarié représente toujours une valeur dominante, une aspiration centrale, qui motive toute leur vie. Cette figure, bien que minoritaire, occupe tout de même une certaine place au sein de ce corpus (Guy, 26 ans; Manon, 24 ans; Julie, 24 ans). La littérature sur les jeunes adultes et leur rapport au travail reconnaît également l'importance de cette figure (Grell, 1985; Lesage, 1986; De Ronge et Molitor, 1987; Gauthier, 1988; Pissart, Poncelet et Voisin, 1990; René, 1993c). Leur rapport aux ressources sera donc marqué par ces aspirations. Ici, toutes les ressources disponibles, qu'elles soient formelles, intermédiaires ou informelles seront mises au service de cette démarche. Deux des trois itinéraires sont à ce titre particulièrement parlants. Ils imageront cette première figure traversée par l'idée d'intégration traditionnelle (salariat, consommation de masse, etc.).

D'entrée de jeu, l'histoire de Guy représente à bien des égards la trajectoire type de l'insertion masculine dans l'univers du travail salarié. Fort d'un secondaire 5, tout au cours des dernières années Guy s'est retrouvé à devoir se débrouiller avec des petits emplois, sa spécialisation dans les métiers de la construction ne lui permettant pas de satisfaire aux offres d'emplois du moment. Mais Guy n'arrive guère à s'imaginer qu'il puisse un jour vivre autrement qu'en travaillant. C'est sa référence culturelle. Elle lui vient de son père, qui l'a élevé seul et avec qui il entretient d'excellents rapports. La seule pensée de devoir un jour se retrouver prestataire de la sécurité du revenu lui paraît intenable.

Désireux de s'insérer à tout prix, Guy saute donc sur la première opportunité de participer à un programme d'employabilité offert par une ressource intermédiaire œuvrant dans le domaine de l'insertion socio-professionnelle. Il passe alors sans difficulté à travers le stage, se formant comme serrurier. Mais à la suite de ce stage, rapidement il se rend compte que ce métier n'offre ni la sécurité, ni le salaire tant recherché: « je trouvais qu'encore là je m'en allais dans un cul-de-sac. Une autre place où que je serais pogné sans avancement ». Malgré tout, ce premier stage lui insuffle la confiance et l'énergie nécessaires pour se réaligner selon ses désirs. Il va y chercher une assurance en ses capacités qu'il n'avait pas auparavant: « ça m'a ouvert d'autres portes, ça m'a donné confiance. Ça m'a fait voir qu'il y avait quelque chose à faire, qu'il n'était pas trop tard pour se réorienter ». Peu après la fin du stage, il entend parler d'une formation en pétrochimie d'une durée d'une année. Ce domaine et le type d'emploi offert semblent mieux répondre à ses aspirations: « c'est un emploi stable avec la sécurité. Tu peux pas avoir plus sécuritaire que ça. Avec de bons salaires, des chances d'avancement, des avantages sociaux, toute la gamme d'avantages sociaux ».

Une telle volonté de sortir de la précarité, de s'insérer coûte que coûte n'est toutefois pas sans lien avec le soutien qu'il reçoit au quotidien. Un support qui perdure depuis de nombreuses années, tant par la constante présence de son père, qui l'a pratiquement élevé seul, que par l'affection qu'il reçoit depuis cinq ans de son actuelle compagne de vie. Stimulé par leur soutien, il croit pouvoir arriver à ses fins: « je vais tous les jours à mes cours. Il n'est pas question que je manque une journée. Pas question de partir sur le party comme au cégep. C'est sérieux l'affaire et j'aime bien ça. Puis ma copine m'encourage; elle est bien contente et mon père aussi ». Grâce à cette présence, à ce soutien très intime, très lié à la cellule familiale, il a pu actualiser ses propres forces. Des forces qu'il a subséquemment orientées, avec l'aide d'un organisme jeunesse, vers ce qui lui apparaît aujourd'hui comme étant pour lui la bonne direction.

Pour Julie, par contre, les choses se passent un peu différemment. Les ressources informelles étant à ses yeux moins appropriées, elle tirera profit de ressources formelles et intermédiaires disponibles sur son itinéraire. Bientôt mère de trois enfants, Julie, 24 ans, une scolarité secondaire non terminée, cherche elle aussi depuis quelques années à se sortir de sa situation. Ayant grandi dans un milieu qui, selon ses propres dires, valorisait la paresse et la dépendance économique, elle vivra une adolescence difficile. Une année durant, elle fut placée dans un centre d'accueil pour jeunes, sa mère n'ayant guère de temps semble-t-il à lui consacrer.

À partir de 16 ans, elle commence à travailler. S'amorce la chaîne des petits boulots. Suite à son premier accouchement, elle se retrouve sur la sécurité du revenu. Elle se sent coupable de vivre ainsi, du moins après la première année du bébé. Mais il lui manque comme le déclic, le coup de main qui lui permettrait de retourner sur le marché du travail. Ce déclic, elle le trouve après avoir accouché deux ans plus tard de son deuxième enfant. Elle fait alors durant 15 semaines un stage dans un organisme intermédiaire qui soutient l'insertion socio-professionnelle des femmes. Elle en parle encore aujourd'hui avec beaucoup d'enthousiasme, considérant qu'elle a trouvé dans ce groupe l'énergie et les ressources pour se relancer sur le marché de l'emploi :

> L'organisme *X* m'a beaucoup aidée. Tout le monde est comme toi, toutes les femmes qui sont là sont comme toi. C'est pour te remettre, pour t'aider à te trouver un emploi. On te montre comment[...]. J'aurais jamais fait ce que j'ai fait-là, sans ça.

Par la suite, au cours des deux dernières années et demie, elle se retrouve à l'emploi d'une même entreprise, comme commis de bureau. Qui plus est, à une certaine période, elle travaille également deux ou trois soirs par semaine dans une brasserie pour compléter les fins de mois. Au moment de l'entrevue, en attente de l'accouchement de son troisième enfant, elle se retrouve, temporairement espère-t-elle, sur la sécurité du revenu. Elle se refuse à en dépendre toute sa vie, à l'image d'une partie de sa famille :

> Je sais où je m'en vais, et ce n'est pas sur le bien-être social [sécurité du revenu]. Je vais y rester le temps qu'il faut pour savoir ce que j'ai à savoir [ex. suivre des cours]. [...] Ma mère a vécu là-dessus, et moi je me suis toujours dit que je ne resterais pas sur le bien-être ; moi je vais travailler. Dès 13 ans, je gardais des enfants 7 jours par semaine. Ma mère a été presque tout le temps sur le bien-être. Elle veut travailler, mais c'est trop dur de se lever le matin.

L'on sent donc Julie décidée à continuer à se prendre en main. Si elle consent à demeurer un temps sur la sécurité du revenu, c'est pour en tirer profit afin d'améliorer son sort, et faire son chemin. Et ce chemin, elle le fait d'abord seule. Comme l'on vient de le voir, la famille n'est guère une référence en ce qui a trait à la recherche d'insertion. Qui plus est, bien qu'ils soient tous du même père, elle considère qu'elle élève seule ses enfants. Donc ses ressources informelles demeurent fragiles et bien peu orientées vers l'intégration. Le soutien pour s'affirmer, être reconnue des autres, elle l'a trouvé d'abord en elle. Il fut par la suite actualisé grâce au soutien d'un organisme intermédiaire dont la présence paraît ici déterminante.

Des itinéraires de Guy et Julie se dégage une constatation majeure : pour pouvoir espérer un jour accéder au monde du travail salarié et s'intégrer dans le mode de vie dominant, il faut disposer de certaines ressources qui vous soutiennent à divers moments clés de votre vie. Des ressources qui facilitent le passage au travers des multiples aléas que le jeune précaire peut rencontrer. Et ici, les ressources intermédiaires jouent souvent un rôle clé. Pour ces jeunes qui ont su les utiliser comme tremplin pour améliorer leurs chances d'intégration par des voies plus traditionnelles, elles ont eu un effet de socialisation, favorisant leur aspiration à accéder au statut de travailleur salarié, dans une perspective d'intégration très typique du modèle dominant propre à la société industrielle.

Quand les ressources « intermédiaires » ne suffisent pas

Certains des jeunes interviewés dans cette recherche n'arrivent pas à se sortir de leurs difficiles conditions de vie. Souvent proches, au plan des valeurs et des aspirations, des jeunes de la figure précédente, ils sont comme incapables de se prendre en main. Soit qu'ils ne disposent pas des ressources nécessaires à l'actualisation de leurs aspirations, soit qu'ils ne savent pas comment les utiliser à bon escient. C'est tout particulièrement vrai pour trois d'entre eux, tous des hommes (André, 20 ans ; Marcel, 22 ans ; Jean, 35 ans). Ici, bien qu'il s'agisse encore d'une minorité par rapport à l'ensemble du corpus, il est permis de croire, la littérature sur la question aidant, que c'est le lot de bien des jeunes lourdement hypothéqués par la vie. Car leur itinéraire est lourd de sens. Il rend compte d'histoires familiales difficiles, dont ils n'arrivent pas à se sortir encore aujourd'hui. À bien des égards, l'itinéraire d'André symbolise bien l'enfance difficile de certains jeunes qui vivotent aujourd'hui dans la précarité.

La vie d'André se déroule bien jusqu'à l'âge de dix ans. C'est à ce moment que son père et sa mère se séparent. Tout son monde s'effondre alors, et rapidement il manifeste des difficultés de comportement doublées de troubles graves d'apprentissage (TGA). Sa vie bascule dans une série de placements qui se poursuivent jusqu'à sa majorité, soit jusqu'à l'âge de 18 ans : centres d'accueil, foyers de groupe,

tout y passe. Une vie au sein des institutions de protection, à l'image des autres jeunes que nous rattachons ici à cette figure. Perdurent pour André tout au long de ces années divers problèmes de comportement. Toujours agressif dans ses rapports avec les pairs, à plusieurs reprises il se fait mettre dehors des écoles fréquentées à l'extérieur des institutions: « j'ai commencé mon secondaire 1, mais j'avais de la misère parce que j'étais dangeureux même à l'école; les gars m'écœuraient et j'étais pas capable de me défendre avec ma tête ou avec mes poings, ça fait que je me défendais avec les outils ».

Après quelques années de ce régime, sans avoir terminé sa première année de secondaire, il s'oriente vers l'apprentissage d'un premier métier, le débosselage. Son cours pratiquement complété, il déniche, grâce au soutien du centre, un premier emploi dans une « shop d'auto body » (atelier de carrosserie). Mais comme il prend des calmants pour faire baisser son agressivité, il s'endort durant les heures de travail et perd son emploi au bout de deux semaines. Il retourne alors en centre d'accueil, où le personnel l'oriente vers des boulots moins risqués: homme à tout faire, manutentionnaire, etc. Il entreprend un peu plus tard l'apprentissage du métier de rembourreur, qu'il termine tout en vivant en appartement, suite à l'atteinte de sa majorité. Il ne réussira pas à se placer les pieds dans ce secteur. Fort désireux de travailler, il offre ses services à une agence journalière de placement. On l'envoie un peu partout, en fonction de la demande, essentiellement pour faire des petits travaux dans les entrepôts. Puis, sans emploi durant quelques mois, il finit, grâce au soutien de son père, par dénicher quelque chose dans le domaine de l'électricité. Un mois et demi plus tard, encore une fois à cause de ses difficultés de comportement avec les autres travailleurs, il perd son emploi.

Finalement, il se retrouve sur la sécurité du revenu. Il y reste une bonne année, tout en faisant simultanément des ménages « au noir ». Pour combler ses temps libres, il ne s'occupe guère. Sans loisirs, il passe une partie de son temps devant la télévision. Après une année à ce régime, il rencontre une fille qu'il fréquente toujours 16 mois plus tard, au moment de l'entrevue. Il s'installe dans un petit apparte-ment qu'il a su conserver depuis ce temps. Sans vivre officiellement avec lui, sa copine demeure presque toujours avec lui. Il s'incrit dans un programme de formation en ébénisterie d'une durée de six mois donné par un organisme jeunesse. Il y fera des apprentissages importants comme ceux du travail d'ébéniste et de peintre. Il dit avoir bien aimé cette expérience, particulièrement à cause des apprentissages, de l'ambiance, et de l'obligation de se discipliner, d'organiser sa vie, de se lever à l'heure. Au moment de l'entrevue, un an plus tard, il se retrouve de nouveau en chômage. Depuis son stage dans l'organisme jeunesse, il a travaillé deux mois, comme manutentionnaire. Mais il a été remercié, faute de travail. Il attend son premier chèque d'assurance-chômage.

Afin d'améliorer son sort, il sait qu'il devra suivre d'autres formations, et qu'idéalement il faudrait qu'il termine son cours secondaire. Plus largement, notons qu'en ce qui a trait à la scolarité, les jeunes de cette figure sont généralement trop peu ou trop mal formés pour atteindre ce à quoi ils aspirent. Leur capital scolaire est relativement pauvre (au mieux ils ont fini leur secondaire). Et ils ont bien souvent décroché de l'école très tôt. Or, malgré tout, ces jeunes veulent travailler:

> Moi je veux travailler, j'adore ça travailler. Je veux pas rester sur le BS ou sur le chômage; ça m'intéresse pas. [...] Il y a des jobs que j'aime pas; mais normalement, j'aime ça. [...] Pour moi le bien-être, c'est juste en attendant de trouver un emploi; ça m'a fait un repos en même temps, le temps que je me retrouve un emploi que je puisse travailler; aussitôt que j'ai la chance, je recommence à travailler (André).

On sent donc chez André une forte éthique du travail, une représentation de la vie qui passe par la voie du travail régulier, salarié. Il n'y a pas chez lui contestation de la valeur travail. La motivation vient donc beaucoup de ce que le travail offre en soi: organisation de la vie quotidienne, reconnaissance et réussite sociale, sociabilité, etc. Ce besoin de s'intégrer, d'avoir le sentiment d'être comme tout le monde, inclut un fort désir d'apprendre de nouvelles choses, de pouvoir exprimer ses potentialités, surtout au plan manuel, un secteur où il se sent à l'aise:

> J'aime les outils, je suis pas mal bricoleur. Moi ça m'intéressait, je voulais apprendre; mes portes d'armoires, tout ça, c'est moi qui ai fait ça. Plusieurs affaires ici que j'ai faites parce que j'ai appris; ça me dérange pas de travailler, pour pouvoir plus tard faire des affaires; comme le débosselage, sur ma voiture je vais pouvoir le faire; c'est pour apprendre en même temps. J'adore ça apprendre. J'aime ça apprendre, j'aime pas ça rester à la même place. J'apprends pas vite, mais quand une personne me l'explique comme il faut, j'apprends. J'aimerais ça créer des affaires moi-même. Je suis pas mal patenteux. J'ai des idées dans la tête, mais j'ai pas les outils pour les réaliser; peut-être qu'il me manque des études.

Désireux d'aller de l'avant, André demeure toutefois conscient qu'il n'a pas présentement les ressources pour y arriver. En fait, si ces jeunes s'identifient à plusieurs des valeurs et des besoins propres aux précaires de la première figure (un bon travail, un fort niveau de consommation etc,), ils ne disposent pas, du moins présentement,

des ressources pour atteindre cette sortie de la précarité.

Conséquemment, le privé devient souvent pour ces jeunes l'espace qui génère les sociabilités, question d'y combler les besoins affectifs de base. C'est dans le privé que l'on espère trouver la sécurité, la valorisation, l'utilité, le sentiment d'être quelqu'un, d'avoir une place. Dès lors, il n'est guère surprenant de retrouver ici des familles ou des couples formés très tôt (Jean et André). Mais les réseaux de support ne s'étendent guère au-delà de quelques personnes significatives. Le support affectif, essentiellement informel, se limite, une fois atteint l'âge adulte, à ce qui reste de la famille d'origine, parfois au partenaire amoureux du moment, parfois à la famille nouvellement fon-dée. André semble pouvoir compter sur sa mère et sa sœur, ainsi que sur sa copine et la mère de celle-ci. Mais mis à part ces réseaux « familiaux », il ne dispose d'aucune ressource amicale, si ce n'est des « copains » qui l'entraînent de temps en temps dans des petites combines. En dehors de la famille, aucun de ces jeunes ne dispose d'un très large réseau d'entraide. Sans qu'ils soient totalement isolés, leurs ressources sont donc à ce chapitre assez limitées.

En fait, l'itinéraire d'André représente bien le type même du gars qui se serait sans doute casé d'une façon ou d'une autre il y a vingt ans. Mais aujourd'hui, faute d'ouverture structurelle, André et les autres jeunes de cette figure seront probablement tout juste capables de se maintenir dans la précarité, avec le risque continuel de sombrer dans une forme plus profonde d'exclusion. Pour ces jeunes lourdement hypothéqués par leur histoire personnelle, l'avenir c'est la précarité assortie du soutien « alimentaire » de l'État. Les ressources plus formelles n'ont pas réussi ni par le passé, ni aujourd'hui à ouvrir la voie à une forme quelconque d'intégration. En fait, malgré les aspirations à la liberté, l'on sent ces jeunes toujours coincés, dépendants de leur environnement. Dès lors, en les soutenant tant bien que mal dans des démarches qui souvent n'aboutissent guère, même les ressources intermédiaires semblent gérer leur exclusion, au même titre que les ressources plus institutionnelles. Une gestion de l'exclusion plus douce, plus « cool », plus participative, mais qui n'ébranle en rien à court terme les fondements structurels de cette impossible intégration. Une gestion qui, paradoxalement, semble parfois incomber à des jeunes qui s'en sont mieux sortis, des participants de la troisième figure, jeunes qui se font une place au sein même des ressources intermédiaires.

Quand les ressources « intermédiaires » tiennent lieu d'espace d'intégration

Les jeunes composant la troisième figure, celle d'une intégration non traditionnelle, sont nettement plus nombreux au sein du corpus de recherche (Josée, 27 ans ; Joël, 20 ans ; Marc, 25 ans ; Agathe, 32 ans ; Alain, 35 ans ; Serge, 29 ans ; Lucie, 33 ans ; Jacques, 37 ans). Cette figure se révèle de plus en plus d'actualité (Grell,1985 ; Lesage, 1986 ; Cingolani, 1986 ; De Ronge et Molitor, 1987 ; Roulleau-Berger,

1991 ; Zoll, 1992 ; René, 1993c). Soulignons d'abord que, dans l'ensemble, l'itinéraire de ces jeunes adultes est moins lourdement hypothéqué que celui des jeunes de la figure précédente. Leur histoire familiale, sans exclure parfois certaines périodes difficiles, paraît dans son ensemble généralement moins douloureuse. Ils sont également dotés d'un meilleur capital scolaire et professionnel, ce qui leur permet d'accéder plus facilement à des projets ou à des emplois divers, malgré la précarité. Concrètement, leur situation économique actuelle, bien que constamment fragile, reflète quand même une qualité de vie minimale.

Forts de tels itinéraires, il n'est donc guère surprenant que les jeunes adultes regroupés ici disposent de meilleures aptitudes à utiliser les diverses formes de ressources disponibles et à les investir pleinement. Ces ressources servent alors souvent de plaque tournante leur permettant de dénicher ici un contrat de six mois, là une ressource en alimentation ou un soutien à leur formation, etc. Dans cette figure, l'on n'aspire ni à construire son petit univers en retrait de la société, ni à s'insérer à tout prix dans le modèle dominant. L'on aspire plutôt à pouvoir équilibrer l'être et le faire, le vie privée et le travail. Il y a un clair refus de la marginalité, de l'exclusion plus ou moins volon-

taire, comme l'illustrent les projets de ce jeune photographe :

Je me disais j'embarquerai jamais dans le système ; ils m'auront pas. Mais quand j'ai vu que ceux qui allaient au bout de cette idée-là se ramassaient à être sur le bien-être social tout le temps ; qu'ils en venaient à se shooter dans un coin et à mourir dans un fond de toilette publique, je me suis dit hum... je suis pas prêt, je suis pas sûr que je sois prêt à aller jusque là. Je me suis dit que je pourrais essayer d'être putain le moins possible, d'essayer de faire mon bout de chemin et peut-être de faire changer des trucs de l'intérieur plutôt que de vivre au bout de mes idées et de me ramasser comme ça, ou bien alcoolique ou bien drogué ou bien tout ça (Marc).

Chez ces jeunes, il y a un désir d'entreprendre, d'innover, et l'espoir que cela aura un certain impact sur l'ensemble de la société. Ils cherchent à être reconnus, à se faire une place comme créateurs, une place comme entrepreneurs. Mais une reconnaissance pour eux-mêmes c'est aussi, simultanément, une reconnaissance de ce qu'ils font, des projets qu'ils mettent de l'avant, et de leur importance sociale, comme nous l'explique cette travailleuse de rue :

C'est pas nécessairement une reconnaissance pour une reconnaissance ; [...] Mais je me demande : quand va-t-on reconnaître le bienfait du travail de prévention. Par rapport aux MTS, au sida, quand est-ce qu'ils vont calculer, qu'ils vont voir que même économiquement c'est rentable ? (Josée.)

Mais un tel espoir de reconnaissance d'un travail différent ne gomme nullement leurs aspirations plus larges en terme de mode de vie. Car s'il n'y a pas ici de refus de l'idée d'intégration, il y a refus d'un certain modèle de vie qui évacuerait par exemple la place du quotidien :

Moi, quand ma passion se dirige vers quelque chose, je perds un peu de vue le reste. Et tout d'un coup je me dis bon là il va falloir que je travaille la terre, je vais aller planter mes fleurs. Je suis obligée de me grounder tout le temps. [...] Pour moi, ce qui est important, c'est d'être capable de jouir aussi du temps avec ceux que tu aimes, avoir le temps de faire une soupe, c'est rendu extraordinaire [...] Je me dis : moi, je ne suis pas capable de détruire toute cette partie de la vie qui est extraordinaire, toute cette simplicité-là. La bouffe, pour moi, c'est extraordinaire, le social, prendre le temps de manger, [...] c'était tellement important chez nous tout ce rituel-là (Agathe).

L'on sent ici cette recherche, ce besoin d'en arriver à équilibrer vie au travail et vie privée, dans un rapport qui se constituerait différemment de ce que propose la société salariale. Une recherche qui traverse l'ensemble de la vie et une volonté évidente de se réapproprier les temps et les lieux du quotidien, qui sont eux aussi des espaces propices à l'expressivité, à la créativité et à la sociabilité. En fait, ni les lieux ni les temps de travail ne doivent ici dominer. C'est aussi central d'avoir autant de temps pour soi, pour l'autre, pour ses enfants, que du temps de travail disons « officiel » :

Mon ambition à moi, c'est de faire ce que j'aime, d'avoir du temps, de regarder les fleurs, de me promener avec ma fille. Et de ce point de vue-là, je trouve que je suis très ambitieuse par rapport aux conditions de vie qu'on a. Ces ambitions-là, je les ai et je les garde. Elles sont précieuses. Il faut pas que ma job prenne toute ma vie, c'est pas possible, ça se peut pas, il y a d'autres choses à faire (Lucie).

Une telle quête d'un nouvel équilibre entre le quotidien et la vie au travail reflète généralement la présence d'une certaine qualité dans les ressources de soutien. Plusieurs vivent en couple (Marc, Josée, Joël) ou en famille (Alain). Les exemples d'Agathe et de Lucie sont à ce titre intéressants. Longtemps sans attaches amoureuses stables, elles disposent toutes deux d'un bon réseau d'amis et d'amies qui leur permet de passer à travers des périodes plus difficiles :

Moi je pense que ma grande chance dans la vie c'est d'avoir eu un réseau social très intense. Moi j'ai toujours eu des supports très grands. Un réseau d'entraide, moi, j'ai toujours favorisé ça dans mon quotidien [...] Échange de gardiennage [...] Quand j'ai été malade, mes copines venaient faire mon souper, ma bouffe, d'autres venaient faire le ménage. Ça a toujours existé moi dans mon milieu, je me suis toujours servie de mes ressources J'ai jamais souffert de ce manque de ressources-là. Ça me semble bien important de créer tout ce tissu social-là (Agathe).

Dans le fond, je me suis entourée d'un cocon qui fait mon affaire ; c'est des gens qui me ressemblent, des amies qui sont comme moi ou à peu près [...] Ça remplace ma famille dans le fond [...] les supposées familles de l'ancien temps, j'ai jamais pu aller vérifier ça. Tu sais le réseau familial, la belle-sœur qui garde ta petite et tout ça, moi j'en ai pas. Ma mère garde pas ma fille. Ce sont mes amies qui prennent ce rôle-là. On se prête de l'argent, on se garde nos petits, on se console. C'est ça ma famille (Lucie).

Pour Agathe comme pour Lucie, les ressources relationnelles utilisées transcendent largement la famille immédiate. Un tel élargissement des ressources affectives s'avère primordial, tout spécialement durant les périodes de vie plus difficiles. Comme elles doivent toutes deux élever seules leurs enfants, le soutien du réseau d'entraide (amis, voisins, etc.) devient un constant point de référence.

Simultanément, de tels réseaux facilitent le contact avec des ressources, soit formelles, soit intermédiaires, ressources qui souvent alimenteront à leur tour, grâce aux nouveaux contacts, les réseaux privés. À ce titre, certains de ces jeunes sont plus en contact avec des ressources formelles, qu'ils utilisent largement pour développer ce à quoi ils aspirent. Pour Jacques, par exemple, la possibilité de travailler dans la fonction publique durant une certaine période alimente ses activités créatrices parallèles. Pour Lucie, les contrats de recherche se succèdent et lui permettent de vivre décemment, tout en conservant un espace de liberté qui lui est cher. Pour Marc, la réus-

il de m

site de sa démarche créatrice en photographie passe par l'acceptation ponctuelle de contrats de photos commerciales.

Par contre, d'autres investiront plutôt les ressources intermédiaires afin d'y affirmer une nouvelle façon de penser, de travailler et d'entreprendre. Ainsi, de 1988 à 1991, Agathe se retrouve sans emploi stable. Durant cette période, elle est pourtant fort occupée. Artisane, elle décroche d'abord un contrat de vente pour un organisme communautaire qui confectionne des objets divers (8 mois). En 1989, elle devient coordonnatrice d'une entreprise culturelle dans le cadre d'un programme gouvernemental. Enfin, en 1990, elle organise un gros colloque en milieu communautaire. Bien sûr, et elle le dira elle-même, tout ce qu'elle fait durant ces années, c'est toujours un peu passer « du coq à l'âne », ça n'a pas de stabilité. Mais son réseau et ses nombreux contacts, jumelés à ses propres ressources et compétences, lui permettent, même dans la précarité, d'être largement en demande, du moins à certaines périodes de sa vie. Et elle n'est pas seule à vivre ainsi.

C'est également le cas de Josée, qui travaille depuis quelques années avec des adolescents dans des ressources jeunesse communautaires, et qui a fini par s'y faire reconnaître des compétences, sans pour autant avoir les diplômes nécessaires. C'est aussi vrai pour Alain, qui n'a pas terminé son université, et qui n'en continue pas moins à s'activer dans toutes sortes d'associations sociales et culturelles. Toutefois, ici, c'est l'itinéraire de Serge qui illustre le mieux une vie d'adulte qui utilise sous toutes les facettes les ressources intermédiaires.

Serge est né et a grandi dans un des plus vieux quartiers ouvriers de Montréal. Un quartier aujourd'hui extrêmement pauvre, défiguré par les effets de la désindustrialisation. Un quartier qu'il habite toujours à 29 ans. Si son enfance se déroule assez bien, à l'adolescence sa vie bascule : il perd sa mère à 14 ans, et cet événement détermine lourdement les années ultérieures : problèmes familiaux (avec son père), décrochage scolaire avant d'avoir terminé son secondaire, vie de couple à 16 ans, petite délinquance, problèmes de drogues. Des années difficiles, qui font qu'à 21 ans il se retrouve sur la sécurité du revenu, après quelques années de travail en usine dont il sort dégoûté. Il vit alors seul, suite à une rupture affective qu'il mettra longtemps à digérer.

Puis, en 1982, grâce à son frère, il se met à fréquenter bénévolement une radio communautaire. Son implication va durer huit ans. Des années qui seront partagées entre des projets gouvernementaux divers et de l'action volontaire. Cette fréquentation de la radio communautaire paraît fort importante dans l'itinéraire de Serge. Il s'y sent reconnu, valorisé ; ça lui permet de s'exprimer, de créer :

> J'étais en demande [...] c'est de la création, oui, c'est vrai (...) l'autonomie, la création, la demande de moi [...] j'étais là quatre jours par semaine et quand quelqu'un avait besoin de moi j'étais là et j'aimais ça. C'était des années de création pour moi je pense. Je faisais de quoi pas comme les autres. Quand le monde me demandait qu'est-ce que tu fais, je leur disais pas je suis sur le BS, [mais] je fais du bénévolat et je travaille dans un poste de radio.

Durant toutes ces années d'implication communautaire, il se prend un peu plus en main et décide de régler certaines choses. Grâce à la fréquentation d'un centre spécialisé, il diminuera sa consommation de psychotropes. Il réoriente également ses loisirs vers la pratique du sport. Enfin, par le biais d'un programme gouvernemental, il terminera son secondaire. Mais même une fois son cours secondaire terminé, Serge se retrouve toujours sur la sécurité du revenu. Petit à petit, il commence à fréquenter un organisme jeunesse de son quartier. Il s'y investit lentement, organisant des activités pour d'autres jeunes. Il finit par y être engagé sur un programme d'employabilité ; il s'occupe alors de spectacles, de sonorisation. Ce nouvel inverstissement au sein d'une ressource intermédiaire sera perçu par Serge comme un autre temps fort de valorisation. Une expérience qui l'amène également à jeter un regard sur soi à travers le vécu des autres jeunes.

> Je rencontrais du monde pareil et je voyais qu'il y en avait des plus poqués que moi. Ça me valorisait en-dedans de moi. Je me disais si je peux en aider un plus poqué que moi en lui disant oui j'ai passé par là, oui j'ai fait ça, j'ai fait ça, j'ai fait ça, t'es capable d'en sortir toi aussi, à quelque part c'était le fun. J'ai commencé à faire de l'animation un petit peu. Pendant six mois je me suis amusé tout en étant sobre d'esprit, pas de drogue [...] Ça c'est une expérience que j'ai

aimée. C'est toutes des expériences valorisantes une après l'autre. Mais je pense que je le faisais plus pour moi que pour les autres [...] Je me suis découvert moi-même en-dedans d'eux autres, en-dedans du monde qui avait des problèmes. Je me suis dit je suis pas si pire que ça et je suis capable de faire de quoi. Je me débrouille, je me suis toujours débrouillé et je vais toujours me débrouiller.

Suite à cette expérience, Serge se réoriente vers cette forme de travail. À la fin de 1990, un peu avant notre entrevue, il décroche un autre contrat dans un organisme qui l'amène à faire du travail de rue auprès de jeunes d'un autre quartier de Montréal. Serge voit là l'occasion d'expérimenter quelque chose qui pourrait être très gratifiant pour lui: aider d'autres jeunes après avoir été lui-même aidé par des ressources intermédiaires, aider d'autres jeunes après s'en être en partie sorti, en y trouvant sa place à lui, et un sens à sa vie:

C'est important pour moi, c'est une bonne expérience que je suis en train de vivre, c'est valorisant encore pour moi parce que je vais en voir des affaires. Ça me fait remettre en question mes valeurs [...] De pas juger personne, de pas voir quelqu'un sur le coin de la rue qui fait du pouce et dire que c'est une prostituée, de pas juger, d'aller jaser avec avant... avant de prendre tes jugements. Comme la valeur monétaire, ça me remet en question de ce côté-là aussi. [...] Ton argent tu la mets où, Quand t'as ton chèque au début du mois, ton argent tu la mets où, tu la mets-tu sur de la coke ou tu la mets sur ton loyer, tes comptes et ta bouffe? C'est plus ça je pense. C'est valorisant, oui, si tu te dis que oui je peux [...] si je me dis que oui je peux aider un jeune à pas embarquer dans la dope, à pas embarquer dans une gang, à pas avoir de maladies, des MTS, des affaires de même. Mais c'est valorisant pour moi.

Au moment où je le rencontre, il partage un assez vieux logement avec un colocataire. Au plan affectif, il considère qu'il doit maintenant prendre soin de lui. Il a revu son père à la mort de sa grand-mère, mais le contact fut encore une fois très mauvais. S'il a une blonde, c'est chacun chez soi. L'on sent qu'il n'a toujours pas entièrement assumé sa rupture antérieure, que ça lui fait toujours mal, qu'il a peur de se blesser de nouveau. Serge préfère investir dans les amitiés. Autour de lui, un petit cercle d'amis, surtout des gars, rencontrés durant sa démarche dans la mouvance communautaire. C'est sa véritable famille.

J'ai changé mon cercle d'amis. À un moment donné ça s'est retrouvé comme du monde [...] impliqué plus dans le communautaire, après 18, 19 ans, quand j'ai commencé à me tenir dans le milieu. Je me suis fait des amis dans le... dans le milieu et je pense que ça a été une bonne influence sur moi. Plus que d'avoir eu des amis pour faire des coups. J'aurais fait d'autres coups je pense [...] C'est plus un soutien affectif, c'est plus ma petite famille à moi je pense [...] C'est une famille reconstituée.

Serge apparaît lui-même comme un être qui se reconstitue. Un itinéraire tendu vers la conquête de l'autonomie, une autonomie chèrement acquise. L'itinéraire d'un individu qui bouge, qui cherche, et qui trouve de plus en plus des sentiers à son image. Fragile et solide à la fois, il a appris à tirer les ficelles du système, à s'y débrouiller. Mais il a surtout appris à actualiser ses forces personnelles et à utiliser les ressources environnantes (groupes, individus, programmes gouvernementaux) pour faire son propre chemin et trouver un accomplissement. Sa stratégie de vie actuelle se présente comme une sorte d'amalgame entre sa culture d'origine et l'adhésion à de nouvelles valeurs, plus typiques d'une nouvelle mouvance culturelle présente dans certaines ressources intermédiaires. Sans chercher à s'intégrer de manière traditionnelle, il revendique d'une certaine façon le droit de vivre et de travailler à sa manière, avec une certaine reconnaissance affective et matérielle. Il vise ainsi à faire sa place; et sa place il la voit au sein des ressources intermédiaires, fort d'un vécu qui peut en aider d'autres.

Dans cette dernière figure de jeunes précaires, le sujet utilise toutes les ressources disponibles et accessibles. En quelque sorte, le jeune précaire de ce dernier groupe arrive à conjuguer sa vie en liant les diverses ressources qui lui sont accessibles. D'un côté, il continue d'entretenir des rapports avec certaines structures d'intervention plus institutionnelles (école, stages, travail, etc.), qu'il exploite en fonction de ses besoins et de ses aspirations (dans la précarité); de l'autre, il explore un monde plus informel, qui renvoie aux solidarités primaires, à l'économie informelle, au travers du gardiennage, du troc et de toute autre forme d'échange plus ou moins «au noir». Entre les deux, il vit de projets, et s'installe dans la mouvance des associations et organismes socio-économiques de son milieu. Parfois, lui-même pris en charge par le passé par un de ces organismes, il y fait maintenant sa place, y trouvant l'avenue d'intégration la plus réaliste tant par rapport à la conjoncture que par rapport à ses valeurs. Facilitant la socialisation, les ressources intermédiaires sont également pour cette troisième figure vecteur d'intégration.

Les ressources intermédiaires: gestionnaires de l'exclusion ou avenues d'intégration?

Les diverses figures présentées dans cet article montrent bien qu'il y a plusieurs manières de composer avec la vie précaire, des manières qui divergent en fonction d'un certain nombre de variables: le capital familial, scolaire et professionnel; les modèles et valeurs; les aspirations, etc. Toutefois, malgré le relatif éclatement des figures précaires, il nous fut possible d'observer qu'à l'intérieur de chacune des figures se dégage une façon nouvelle de composer avec les ressources dispo-

nibles. Ainsi, compte tenu des multiples contraintes structurelles, les jeunes précaires doivent de plus en plus compter sur des ressources autres que les ressources institutionnelles. Les ressources formelles leur étant moins accessibles pour intégrer la société, ils en viennent « obligatoirement » à découvrir les vertus et la nécessité de ressources moins formelles, qualifiées dans cet article d'« intermédiaires ». Sans répudier pour autant ce que peuvent apporter au passage certaines ressources formelles toujours accessibles (de façon variable d'un individu à l'autre), ils sont poussés à chercher le support à leurs besoins et à fonder leurs aspirations dans les ressources intermédiaires.

En fait, s'il y a un lieu où les trois figures dont il vient d'être question se rencontrent, c'est bien à l'intérieur de cet espace que constituent les ressources intermédiaires. C'est là qu'elles entrent véritablement en interaction. À ce titre, la dernière figure fait office de figure dominante. C'est cette figure qui occupe véritablement l'espace intermédiaire en gestation. C'est ce sous-groupe qui cherche à vivre de ces ressources intermédiaires, qui y fait sa place, développant ainsi de nouvelles formes d'intégration sociale. Ce sont ces jeunes adultes qui, par leurs itinéraires et leurs choix actuels de vie, mettent en lumière les deux faces d'une intégration sociale post-salariale.

D'un côté, les jeunes qui gagnent leur vie à même les ressources intermédiaires sont généralement touchés par les valeurs post-matérielles qui traversent la société depuis les années soixante. Jeunes frères ou sœurs, fils ou filles des baby-boomers, ils sont à plusieurs titres marqués par les questionnements sociaux issus des décennies antérieures. S'ils n'ont pas toujours vécu directement ces mutations, ils furent postérieurement touchés, à travers leur fréquentation de l'école et de certains lieux culturels, par le féminisme, l'écologie, la contre-culture, les mouvement de jeunes, etc. Aujourd'hui, sans répudier toute valeur matérielle, ils sont à l'affût d'une vie qui lie les diverses dimensions de la personne (spiritualité, affectivité, sociabilités, conditions matérielles, etc.).

Or, et c'est l'autre face d'une intégration sociale post-salariale, la voie plus traditionnelle d'un accomplissement à l'intérieur de ces institutions plus fonctionnelles que sont les services publics, l'école, les services de santé et les services sociaux, ainsi que les grands appareils de production et de diffusion culturelle leur est bloquée objectivement. Par ailleurs, d'un point vue plus subjectif, ces lieux de travail se révèlent souvent très contraignants et limitatifs au plan de l'autonomie et de la créativité, ce que ces jeunes ne recherchent pas.

L'intégration sociale post-salariale apparaît donc ici sous sa double dimension : d'une part, les jeunes entretiennent des aspirations qui portent l'exigence d'un travail et d'une vie qui ne soient pas uniquement déterminés par la logique instrumentale (un toit, du pain, une auto, etc.). D'autre part, ils font face à la très grande difficulté d'atteindre ces objectifs par le biais de ce qui reste de postes salariés, compte tenu non seulement de la rareté de ces derniers, mais également des emplois accessibles, qui ne répondent guère, par leur type, à la quête d'un travail et d'une vie axés sur le « qualitatif ».

Bien sûr, à l'intérieur de ces ressources intermédiaires, les places de travail ne sont pas le lot que de jeunes travailleurs. Mais pour ceux-ci, compte tenu de ce qui vient d'être présenté, les ressources intermédiaires deviennent des lieux propices à l'investissement. Car ces ressources, malgré les contraintes financières, sont souvent devenues des laboratoires d'expérimentation particulièrement intéressants. En ce sens, pour de jeunes adultes qui ne veulent pas sacrifier toute leur vie sur l'autel d'un travail salarié trop « contrôlant », ces ressources deviennent parfois l'avenue la plus plausible pour satisfaire leurs aspirations. Conséquemment, ces jeunes adultes précaires qui travaillent au sein de ces ressources intermédiaires trouvent une légitimité à leur propre itinéraire d'adulte en prenant souvent en charge, par le biais des services et activités propres à ces ressources, les jeunes des deux autres figures.

En ce qui a trait à la première figure, la nature de l'interaction apparaît plus comme étant de l'ordre du coup de pouce, du soutien temporaire, afin d'aider l'autre à trouver les avenues qui faciliteront son intégration dans ce qui reste de la société salariale. Les jeunes de cette première figure « utilisent » ces ressources aux fins d'une intégration disons plus traditionnelle. Ils sont, du moins ils l'espèrent, en transit. Or, paradoxalement, les jeunes précaires qui investissent temps et énergie dans les ressources intermédiaires prêtent alors assistance à des jeunes qui cherchent plus qu'eux-mêmes à s'intégrer à tout prix dans un emploi salarié. Ils les aident à trouver les ressources formelles qui leur permettront de se faire une place de manière plus traditionnelle, parce que pour ceux-là, qui sont de la première figure, il

s'agit de la seule avenue de reconnaissance possible.

Par contre, en ce qui a trait à l'intercation qui s'établit avec les jeunes de la seconde figure, elle s'avère de nature nettement plus « dépendante ». Ces jeunes ne peuvent se passer de ressources qui les soutiendront dans leur difficile itinéraire. Dans la mesure où les ressources plus institutionnelles sont moins accessibles, conséquence de l'actuelle conjoncture de changement, la dépendance se déplace vers les ressources intermédiaires et leurs intervenants. Au Québec, l'importance manifeste, comme je l'ai signalé dès le départ, des organismes communautaires dans une multitude de champs, parfois nouveaux, parfois jadis occupé par l'État mais de manière plus fonctionnelle, témoigne de la place actuelle des ressources intermédiaires dans le soutien social aux plus démunis.

Dès lors, cependant, nous sommes en droit de nous demander si, d'une certaine manière, les ressources intermédiaires n'ouvrent pas la porte à une nouvel espace de gestion de l'exclusion. Une gestion plus « cool », moins autoritaire, mais une gestion qui n'est pas sans servir l'actuel partage des richesses. Comme le rappelle A. Melucci, l'action volontaire, nonobstant toutes les qualités qu'elle comporte, n'en demeure pas moins une manière contemporaine de gérer les problèmes sociaux, favorisant l'« écoulement ou le recyclage des déchets sociaux » (Melucci, 1993 : 196). Une gestion donc de l'exclusion des plus dépendants, de ceux qui ne sont pas aptes à construire leur vie autrement. L'intégration post-salariale par la voie des ressources intermédiaires atteindrait alors ces limites. Par les conditions mêmes de cette intégration nouvelle, elle ne réglerait qu'une partie de la problématique contemporaine de l'exclusion. Preuve qu'une telle avenue, si intéressante soit-elle, ne peut être l'unique panacée aux maux actuels de notre société.

Jean-François René
Département de travail social
Université du Québec à Montréal

Bibliographie

CINGOLANI, P. 1986. *L'Exil du précaire*. Paris, Méridiens Klincksieck.

DESMARAIS, D. 1989. *Trajectoire professionnelle et expérience du chômage ouvrier : des récits de vie et leurs significations multiples*. Montréal, Université de Montréal, thèse de doctorat en anthropologie.

DE RONGE, A., et M. MOLITOR. 1987. « Les jeunes et le transitoire : les nouveaux contextes de socialisation », dans C. LALIVE-D'ÉPINAY et R. SUE, dir. *Chômage, marginalité et créativité*. Genève, Éditions de l'Université de Genève : 49-64.

EME, B. 1993. « Changement social et solidarités », *Travail*, 29, été-automne : 73-99.

EME, B. 1994. « Insertion et économie solidaire », dans B. EME et J.-L. LAVILLE, dir. *Cohésion sociale et emploi*. Paris, Desclée de Brouwer.

GAULEJAC, V. de, et I. T. LÉONETTI. 1994. *La Lutte des places*. Paris, Desclée de Brouwer, Hommes et perspectives.

GRELL, P. 1985. *Étude du chômage et de ses conséquences : les catégories sociales touchées par le non-travail*. Université de Montréal, École de Service social, GAPS.

GAUTHIER, M. 1988. *Les Jeunes Chômeurs, une enquête*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.

GAUTHIER, M. 1991. *L'Insertion de la jeunesse québécoise en emploi*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.

LAVILLE, J.-L. 1994. « Services, emploi et socialisation », dans B. EME et J.-L. LAVILLE, dir. *Cohésion sociale et emploi*. Paris, Desclée de Brouwer.

LESAGE, M. 1986. *Les Vagabonds du rêve*. Montréal, Boréal.

LÉVESQUE, B. 1994. « Québec : des expériences à l'institutionnalisation », dans B. EME et J.-L. LAVILLE, dir. *Cohésion sociale et emploi*. Paris, Desclée de Brouwer.

MELUCCI, A. 1993. « Vie quotidienne, besoins individuels et action volontaire », *Sociologie et société*, XXV, printemps : 189-197.

PISSART, F., M. PONCELET et M. VOISIN. 1990. « Vivre en chômage », *Revue française de sociologie*, 31 : 573-593.

RENÉ, J.-F. 1991. « L'organisation communautaire avec des jeunes », dans L. DOUCET et L. FAVREAU, dir. *Théorie et pratiques en organisation communautaire*. Sillery, Presses de l'Université du Québec : 275-292.

RENÉ, J.-F. 1993a. *Jeunesse et itinéraire de vie précaire : la constitution d'un nouvel espace social*. Montréal, Université de Montréal, thèse de doctorat, sociologie.

RENÉ, J.-F. 1993b. « La jeunesse en mutation : d'un temps social à un espace social précaire », *Sociologie et société*, XXV, 1, printemps : 153-171.

RENÉ, J.-F. 1993c. « Les jeunes et le rapport au travail : le point sur la littérature sociologique », *Nouvelles pratiques sociales* : 43-53.

ROULLEAU-BERGER, L. 1991. *La Ville intervalle*. Paris, Méridiens Klincksieck.

ZOLL, R. 1992. *Nouvel Individualisme et solidarité quotidienne*. Paris, Kimé.